

LA VÉRITÉ
DU PETIT JUGE

DU MÊME AUTEUR

La Revanche du petit juge

Seuil, 2015

et «*Points*» n° 4285, 2016

Le Pacte du petit juge

Seuil, 2016

et «*Points*» n° 4488, 2017

MIMMO GANGEMI

LA VÉRITÉ DU PETIT JUGE

ROMAN

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR CHRISTOPHE MILESCHI

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Marie-Caroline Aubert

Titre original : *La verità del giudice*
Éditeur original : © Garzanti S.r.l., Milano
Gruppo editoriale Mauri Spagnol
© Domenico Gangemi 2007
ISBN original : 978-88-11-68435-0

ISBN : 978-2-02-134336-6

© Éditions du Seuil, avril 2017, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Note d'éditeur

L'auteur a réintégré à notre demande plusieurs passages situés au cercle culturel Vincenzo Spatò qui avaient été supprimés de l'édition italienne originale.

Nul doute, l'eau était un signe. Une pluie drue avait commencé à tomber quelques minutes seulement après qu'il s'était mis à l'affût. Ça lui rendait service. C'était la preuve ultime, la preuve définitive. Non pas qu'il fallait le faire, là-dessus, aucune hésitation possible. Mais qu'il y avait la main de Dieu, et qu'il pouvait compter sur la totale bénédiction du Ciel réuni en séance plénière. Enfin, du Ciel... disons de ceux qui, là-haut, ou allez savoir où, ont pour mission de conforter les événements, d'en modifier le cours, de les renvoyer à plus tard.

Telles étaient les pensées que L'Ombre ruminait en attendant son homme. Il était tapi derrière la haie qui longeait le trottoir, à dix mètres de la grille séparant la cour de l'immeuble de la voie publique.

La nuit continua de se montrer complice. Elle restait obscurcie de gros nuages noirs, chargés de tout ce qu'il fallait pour noyer la terre. S'y ajoutait maintenant un petit souffle de levant qui venait se briser contre les murs de l'immeuble sans émettre aucun son, aucune plainte, mais faisait gicler la pluie de çà, de là.

L'Ombre était trempé de la tête aux pieds, malgré les bottes et le ciré à capuche. Deux heures ou presque qu'il faisait le

pied de grue. Il avait froid – on était déjà mi-mars mais le printemps, effarouché par un hiver peau de vache et bien décidé à durer, n'avait même pas pointé le bout de son nez. Et l'homme qui ne se montrait pas. L'Ombre craignit qu'il ne passe toute la nuit à se rouler dans les draps de la luxure. Cela arrivait. Rarement, certes, en sa qualité de bon mari et de bon père de famille, il était enclin à se réveiller dans son lit. Dommage, il serait difficile de bénéficier une nouvelle fois de tant de circonstances favorables : une obscurité infernale, un temps à ne pas mettre un loup-garou dehors, et le quartier désert, avec un seul immeuble menaçant, susceptible d'abriter une escorte. Dans tous les cas, L'Ombre ferait ce qu'il avait à faire. À tout prix, de n'importe quelle façon. Et vite : sa tête et son ventre allaient le lâcher, l'attente dévorait son âme. S'il ne réglait pas cette histoire au plus tôt, il ne le ferait jamais. Il se rendait bien compte qu'il commençait à perdre les pédales, à ne plus rien comprendre, à former des pensées bizarres qui sur ses lèvres devenaient des mots, muets ou à peine chuchotés. Pour le moment.

Il s'était accordé d'attendre encore douze minutes – exactement le temps qui manquait avant que l'horloge du clocher non loin de là sonne trois heures – lorsque s'allumèrent les lumières de l'escalier. Ce ne pouvait être que lui. Qui s'en allait, en mâle repu et content de lui. L'Ombre le reconnut dès l'instant où il s'arrêta sous le porche éclairé pour ouvrir son parapluie. Un dernier coup d'œil à l'immeuble : tout le monde dormait, aucune lumière aux fenêtres, aucun bruit, aucun obstacle à la mort. L'appartement de la dame – ah, celle-là, élevée chez les bonnes sœurs, il ne manquait plus qu'elle se fasse payer ses prestations, si ce n'était pas déjà le cas – donnait sur l'arrière, et de toute façon elle n'était pas du genre à gratifier son amant d'un dernier regard amou-

reux. Pouffiassent. Et les pouffiasses vous tournent le dos et le cul, grommellent un salut et se remettent à pioncer, plongeant dans des rêves porcins dont elles voudraient ne jamais sortir.

Lorsque l'homme ouvrit la grille, L'Ombre fit un pas en arrière, surpris par la violente clarté de la cellule photoélectrique – il avait négligé ce détail, une erreur due à l'inexpérience, heureusement sans conséquence, mais qui servait de mise en garde pour les actions à venir. Il perçut le bruit mouillé de ses pas sur le trottoir – l'homme longeait la haie, en direction de sa voiture. Dès qu'il fut passé, L'Ombre jaillit hors de son repaire en abattant sa batte de base-ball. Commettant une seconde erreur, de précision cette fois, la faute au parapluie ouvert qui dévia l'attaque du sommet du crâne – il avait pourtant visé l'endroit où, autrefois, curés et séminaristes subissaient la tonsure – vers le visage, entre joue et pommette. Cela fit du dégât quand même. L'homme s'effondra au sol. À moitié assommé : il gémissait de douleur et se tordait par terre. Avant qu'il ait le temps de se ressaisir, d'appeler au secours, de hurler au vent ses souffrances, il lui asséna le coup qu'il avait prévu, tandis que dans sa tête ça hurlait : *je lui ouvre le crâne en deux, je lui ouvre le crâne en deux, je veux voir sa matière grise*, les mêmes mots dont il s'était galvanisé pendant l'attente – il était là depuis une heure du matin –, l'homme ne s'en allait jamais plus tôt, il s'en mettait plein la lampe avant de rentrer chez lui, ou d'aller combiner d'autres sales coups avec ses deux acolytes. L'Ombre prit peur : peut-être qu'il avait cogné trop fort, il lui avait semblé entendre les os craquer. C'eût été la troisième erreur, impardonnable : le plan consistait à lui fendre le crâne, mais sans le tuer, sinon ça gâchait tout le plaisir, pour une

merde dans son genre, une mort pareille, c'était trop beau, il méritait bien mieux : il méritait bien pire.

Il n'était pas mort. Un sifflement râpeux, plus proche du gémississement que de la respiration, se mêlait au fracas de la pluie. L'Ombre vit du sang couler du crâne de l'homme, zébrer son front, tomber sur l'asphalte, se diluer dans l'eau qui ruisselait dans le caniveau et que la bouche d'égout béante avalait avidement. Il craignit de nouveau d'avoir été trop loin, d'avoir gâté la fête avant l'arrivée du gâteau et du champagne.

L'Ombre traîna l'homme par les pieds entre deux voitures en stationnement. Il regarda autour de lui – désert partout, silence dans l'immeuble –, même s'il savait que, là où ils se trouvaient, on ne pouvait les voir depuis les fenêtres, et qu'en tout cas on ne le reconnaîtrait pas avec un temps pareil, avec sa capuche, son masque de chirurgien et son écharpe sur le nez qui ne laissaient entrevoir que ses yeux. Et puis ce n'était pas une rue passante, on ne la parcourait que pour aller et venir du grand immeuble, elle finissait cinquante mètres plus loin sur un rond-point pour faire demi-tour. Mais, pour peu qu'un retardataire déboule, c'était foutu. Il fallait se dépêcher.

L'homme commença à se tordre en geignant. L'Ombre saisit ses bras, les lui fit passer dans le dos, rapprocha ses poignets et les attacha en entortillant les deux extrémités d'un morceau de fil de fer qu'il prit à sa ceinture, où il l'avait enroulé d'un passant à l'autre. Il sortit une pince de sa poche et serra à en déchirer les chairs – ses mains engourdies par le froid étaient moins habiles qu'il ne l'aurait voulu. Il fit de même avec les chevilles. L'homme gémissait. L'Ombre lui appliqua du ruban d'emballage sur la bouche, en faisant le tour de la tête. Il acheva la momification en lui liant jambes et buste.

Voyant qu'il gardait les paupières baissées, L'Ombre eut peur de lui avoir complètement défoncé le crâne. Il hésita un instant, tenté de lui porter le coup de grâce avant de se fondre dans la nuit. Il rejeta rageusement cette idée : l'homme devait vivre, sa mort, il lui faudrait la mériter, l'implorer. Il s'employa à le ranimer, avec quelque succès : l'homme rouvrit les yeux, l'air absent, hagard. L'Ombre se dit que le Ciel était toujours de son côté : dès qu'un vœu se formait dans son esprit, il était exaucé. Il ouvrit le coffre de la voiture, hissa le corps, le fit basculer à l'intérieur, referma. Et hop ! en route, pleins phares et allure pépère. Il était peu probable qu'il croise une patrouille – carabiniers et policiers n'étaient pas héroïques au point de sortir par un temps pareil –, mais on n'était jamais trop prudent. De toute façon, si les choses tournaient mal, avant d'avoir à expliquer la présence de ce type attaché dans son coffre, il refermerait le dossier en lui trouant la tête d'une balle, avant de faire pareil avec la sienne. Les survivants n'auraient qu'à s'arranger avec ça.

L'Ombre jeta un coup d'œil à sa montre : depuis qu'il l'avait frappé, sept ou huit minutes s'étaient écoulées. Bien : il avait tablé sur dix et pouvait même s'accorder d'arriver à douze.

Il évita les rues du centre, à cause des caméras de surveillance.

Son cœur cognait dans sa poitrine. Il haletait comme s'il venait de courir le sprint final d'un marathon. Impossible de savoir si c'était à cause de la peur, ou de l'excitation que son plan se déroule sans encombre. Peut-être les deux.

L'Ombre s'engagea sur un chemin en terre battue, la voiture passait tout juste. La pluie avait diminué d'intensité. Désormais, il ne risquait plus de croiser âme qui vive. Les orangeries cédèrent la place au maquis méditerranéen, une bande d'une trentaine de mètres de largeur, bordant l'ample

plage de sable doré. Il stoppa, éteignit les phares, sortit de la voiture. Il ouvrit le coffre : l'appréhension lui rongait les sangs, il tenait absolument à ce que l'homme soit encore vivant. Il braqua sa lampe torche sur lui. La lumière révéla un visage tuméfié, des yeux emplis de terreur. Du sang coulait de son front. Cela lui plut. Il sourit. Ricana.

« Qu'est-ce que t'as, tu veux me dire quelque chose ? Parle, parle, lui dit-il, narquois. Ah, c'est vrai, t'es bâillonné, tu peux pas. Garde ça en tête, tu me le diras plus tard. »

Il prit un autre bout de fil de fer à sa ceinture, le passa autour du cou de l'homme, entortilla les deux extrémités à la pince. Une pause, un sourire à pleines dents, un tour, une autre pause, un autre sourire, un autre tour. Sans hâte. En savourant la terreur étalée sur le visage de l'homme, les lignes sanguinolentes sur le blanc de sa cornée, zébrant ses yeux comme des éclairs dans le ciel nocturne.

« Tu te sens mourir ? Tu manques d'air ? Allez, courage. Me dis pas que tu as peur. Un type comme toi ? Un peu de dignité, voyons, un peu de fierté, on ne meurt qu'une fois, tâche de faire ça bien. » Il sembla à L'Ombre que l'homme s'efforçait de le reconnaître – son regard scrutait ce que capuche et écharpe laissaient entrevoir de ses traits. Et alors : « Non, non, dans cette obscurité, et avec ce masque, tu ne peux pas deviner qui je suis, mais je ne te laisserai pas dans l'ignorance, t'en fais pas, je te le dirai le moment venu, je découvrirai mon visage et tu comprendras, en rendant ton dernier souffle. »

Il serra encore un peu. Le cou se cercla de sang. De la gorge de l'homme s'éleva un râle. Il tentait d'inspirer à pleine bouche.

« Ne meurs pas maintenant, j'ai besoin de toi vivant, pas longtemps, mais vivant », lui lança L'Ombre. Il rit. Et deserra le collier de fer d'un tour.

L'homme prit une respiration inespérée.

« Tu veux appeler ton papa ? Je te retire ton collier, j'enlève l'adhésif et tu pourras appeler papa. Ah, mais non, suis-je bête, je dis n'importe quoi. À quoi ça servirait que tu l'appelles ? Il ne t'entendrait pas, avec cette tempête. Rien à faire, t'as vraiment pas de bol. »

L'homme parut respirer normalement, juste le temps d'un souffle. Il adressa à L'Ombre un regard de douleur résignée.

« Tu sais pourquoi tu meurs, hein ? » demanda L'Ombre.

L'homme avait refermé les paupières.

« Tu sais pourquoi tu meurs, hein ? » répéta-t-il rageusement.

L'homme fit non en levant les sourcils.

Il le lui chuchota à l'oreille, tout en dévoilant son visage à la lumière de la lampe torche. À l'éclair qu'il vit dans ses yeux, il fut certain qu'il l'avait reconnu, et qu'il avait compris.

Il le sortit du coffre, l'étendit par terre de tout son long – l'homme se tortilla comme une couleuvre, se mit à ruer de ses deux pieds soudés l'un à l'autre –, et lui passa, devant et derrière, des bouts de fil de fer qu'il accrocha à ceux qui enserraient déjà ses chevilles et son cou.

Il le traîna dans les fourrés. Il avançait courbé pour éviter les tentacules griffus des branches et les épines. Au bout d'une vingtaine de mètres : « Tu sais où je t'ai amené, pas vrai ? Les gens appellent cet endroit "le gruyère". À cause des trous », expliqua-t-il. Il tendit la main pour les indiquer, çà et là sur le sol argileux ; ils baignaient dans l'obscurité, on ne les voyait pas, mais il était sûr que l'homme connaissait l'endroit. Il le traîna au bord d'un trou presque circulaire, d'une soixantaine de centimètres de diamètre, avança la tête de l'homme au-dessus du vide. « Voilà, ta place est là-dedans. » Et il éclata d'un rire convulsif. Il le souleva par les pieds. L'homme s'agita autant que ses liens le lui permettaient.

L'Ombre le fit basculer à la verticale et descendre en douceur, la tête la première. Il ricana, satisfait : les dimensions étaient parfaites, l'homme y tenait exactement, seuls les pieds dépassaient. Il éclaira la scène de sa lampe torche : l'homme se débattait sur lui-même, cognant contre les bords de la fosse. Il le sortit de là juste à temps : il pantelait en quête d'un peu d'air, il devait être passé à deux doigts de son dernier souffle.

« *Papa* va me le faire payer, c'est ça que tu essaies de me dire ? Mais il faudra d'abord qu'il me trouve. Et il aura du mal. En attendant, c'est toi qui paies. »

Il avait mis l'accent sur papa. Il arracha le bâillon. L'homme poussa un hurlement désespéré. Qui s'éteignit dans le trou quand celui-ci l'avalait de nouveau. L'Ombre se mit à le remplir de terre à la pelle. Des bruits ouatés, aqueux s'élevaient du fond de la fosse. Il s'interrompit pour réfléchir un instant. Oui, noyé dans la flaque d'eau qui s'était formée en bas, c'était bien aussi. À trois reprises il le fit remonter *in extremis*, à trois reprises il le replongea dans le trou. À la quatrième : « Tu vois ? Le ciel aussi se désole de ton sort, il pleure. Bon, maintenant, je vais devoir te dire au revoir, il se fait tard, je vais me coucher dans mon lit, et toi... à l'endroit que tu as mérité. Je te présente mes plus sincères condoléances », se moqua-t-il.

Et il le fit glisser une fois de plus, pour ne plus le sortir de là. Puis L'Ombre s'assit par terre et se mit à attendre. Il fut pris d'une envie de rire, qu'il laissa exploser, si violente qu'elle couvrit le tumulte de l'orage. Bientôt le rire se mua en pleurs, irréfrenables, désespérés. Qui ne se calmèrent que bien après que les pieds de l'homme eurent cessé à jamais de s'agiter.

La tempête donnait le meilleur d'elle-même. Des coups de tonnerre assourdissants explosaient dans la suite immédiate des éclairs, lignes fourchues et biscornues déchirant brusquement la nuit, laissant apercevoir un instant la mer comme une

immense écume tourmentée, sans qu'on puisse distinguer le vacarme des vagues, couvert par le chambard du ciel.

L'Ombre se releva. Il remplit la fosse de terre, la tassa soigneusement. Il éclaira la scène : deux mocassins en daim sortaient du sol. Autrefois élégants, l'eau et la boue les avaient ravagés. On aurait dit qu'ils étaient vides.

L'Ombre inspecta le sol. Il avait laissé des empreintes, celles de ses bottes en caoutchouc, modèle courant. De toute façon, il allait s'en débarrasser, ainsi que de son ciré, de ses vêtements, de ses gants en latex, de son masque, de son écharpe, cette nuit même, avant de rentrer chez lui. Il y avait aussi des traces de pneus, mais elles ne permettraient pas qu'on remonte jusqu'à sa voiture. Et, de toute façon, la bénédiction de ce quasi-déluge – pour ne pas dire la bienveillance directe du Ciel – aurait tôt fait de les effacer.

Tandis qu'il reprenait la piste, la tempête s'apaisa. La mer en profita pour donner de la voix, furibarde, lançant à l'assaut de la berge des vagues impétueuses qui se brisaient dans un fracas avant de se retirer vaincues.

Allongé sur son lit, L'Ombre ne ressentait pas la satisfaction qu'il avait imaginée. Rien à voir avec des scrupules, la pire des peines n'était rien pour une vermine de cette espèce, un type comme ça, il aurait mieux valu qu'il finisse en fausse couche dans la cuvette des chiottes. Mais la vengeance ne le repaissait pas.

Pour parvenir à trouver le sommeil, L'Ombre dut d'abord se vider de toutes ses larmes.

2

Le jeune apprenti magistrat était entièrement absorbé par ce dialogue entre des femmes du peuple vidant leur douleur et leur rage dans des hurlements, des imprécations, une hystérie violente, par moments larmoyante, au milieu d'éclats indéchiffrables. Tout aussi indéchiffrable était le dialecte dans lequel tout cela advenait. Il s'efforça d'imaginer chacune de ces femmes d'après le ton des voix que l'enregistrement déversait généreusement dans le bureau : drapées de noir, repoussantes, flasques, velues. Il cherchait des réponses dans les yeux d'Alberto Lenzi, le collègue de quarante-cinq ans dont il était actuellement le stagiaire et qui était affecté à ce Parquet depuis toujours, sans le moindre avancement de carrière. Mais, teigneux et con comme pas deux, Lenzi faisait comme si de rien n'était – que pouvait-on bien apprendre d'un type pareil... il ne faisait que somnoler, des bâillements à n'en plus finir. On l'avait mis en garde, on lui avait conseillé de se tenir à distance, de placer entre eux des rouleaux de fil barbelé et des chevaux de frise, il avait une telle dose de connerie que ça pouvait devenir contagieux. Le fait est qu'il faisait mine de ne pas s'apercevoir des requêtes silencieuses de son stagiaire. Si bien que celui-ci fut contraint d'abandonner l'espoir qu'il avait placé en Lenzi et de le reporter sur le

policier qui manœuvrait cet appareil compliqué. Pour toute réponse, il obtint le haussement d'épaules du subalterne qui n'a nullement l'intention de se mettre à dos le maître des lieux. Il lui fallut donc raisonner de son côté, en associant les quelques mots qu'il avait compris et les rares commentaires que les deux autres avaient laissé échapper : la conversation s'était déroulée entre quatre femmes la veille en fin d'après-midi, dans la demeure des Morello ; une race noble, les Morello, une des plus anciennes de la plaine de Gioia Tauro, 'Ndrangheta lourde, spécialisée dans le business sérieux, une famille qui ne s'intéressait qu'aux affaires valant au moins deux condamnations à perpète.

Le fait est que les œillades de son collègue, Vittorio Cippo, avaient agacé Lenzi. Cippo... Cippo... Cippov' con, ouais, doublé d'un vrai casse-couilles. L'enthousiasme du stagiaire, d'accord – lui-même était tombé dans le piège à l'époque, et pendant ses toutes premières années d'exercice de la magistrature, mais ça lui était passé vite fait –, sauf que ce jeune homme promis à un bel avenir en faisait trop. Certes, il se contentait de poser ses questions du regard. Mais il était collant quand même. « Tu peux toujours te broser, en ce qui me concerne, je te laisserai dans le brouillard le plus total », ruminait Lenzi. Il ne méritait pas d'informations : il lui était antipathique, sans raison précise, c'était épidermique, mais aussi parce qu'on était en droit d'attendre d'un magistrat qu'il ait un minimum de prestance. Alors que ce Cippo avait moins d'allure qu'un figuier de Barbarie pourri, il était indigne de son rôle : gros lard, chairs molles ballottant au moindre mouvement, joufflu – un poupard bouffi, si on posait un doigt sur sa joue, il semblait dans la graisse –, grand et encombrant, catégorie super-lourds, trempant dans un bain de sueur permanent et passant sans cesse la main

dans le col de sa chemise pour lutter contre la sensation d'étranglement que lui causait sa cravate. Il aurait dû se lancer dans un métier en rapport avec son apparence et avec ses manières. Au lieu de quoi : magistrat ! Comme si le premier venu pouvait être magistrat ! La faute à ceux qui l'avaient reçu aux examens, aussi ! Ils auraient dû faire leur *mea culpa* en se frappant la poitrine à coups de masse, un type comme ça, fallait le recaler d'emblée, même s'il savait réciter les codes juridiques mieux que l'*Ave Maria*, même s'il était capable de chier des décrets-lois. Du reste, un coup d'œil sommaire suffisait pour se rendre compte qu'il quitterait ce Parquet comme il y était entré, bien propre sur lui, sans avoir obtenu la moindre condamnation, il n'avait ni les plumes, ni les griffes, ni les couilles voulues, il était destiné à une carrière de gratte-papier. Au pénal, il était plus inutile qu'ailleurs. Même les criminels enfermés dans leurs cages au prétoire méritaient d'avoir le plaisir que leurs condamnations soient requises par un procureur un tant soit peu charismatique. Que ça vienne d'un type pareil rabaissait l'honneur, la dignité et les mérites de leur crime, de leur peine et de leur carrière de malfrat : en quelque sorte, ça leur faisait offense. De toute façon, le temps de finir son stage d'observation et il irait s'avachir au civil, où il aurait tout le loisir d'étaler sa science et ses sentences sur des querelles de voisinage, des constructions abusives, des accidents de la route. Lenzi en était sûr et certain, il était prêt à parier la culotte de Laura, et tout ce qu'elle recevait – en admettant qu'il parvienne un jour à le découvrir. Et ce serait mieux pour tout le monde, pour la 'Ndrangheta, il n'était pas à la hauteur, il aurait eu de sérieux problèmes de vessie et de prostate rien qu'à l'idée d'une enquête criblée par le plomb d'une *lupara*, il aurait été obligé de multiplier les

allers-retours aux chiottes ou de s'équiper d'un cathéter et d'une poche hygiénique.

Ces pensées étaient dues au coup de sang qu'il avait piqué ce matin-là, Alberto s'en rendait parfaitement compte. Certains jours, il se levait d'humeur féroce, c'était comme ça, sans motif apparent. Si des raisons concrètes s'ajoutaient à ça, même le Père éternel ne pouvait échapper à sa colère. Sauf qu'en réalité, de telles pensées n'étaient pas vraiment à leur aise dans sa tête : il n'était pas précisément du genre à se retrousser les manches chaque matin pour cogner à tour de bras sur la 'Ndrangheta et sur les 'ndranghetistes. Lui, les dossiers coriaces, il les évitait, ou plus exactement : il évitait les dossiers tout court, coriaces ou pas. Question de tempérament, de désillusion, parce qu'il exerçait une profession dont il estimait qu'elle l'avait trahi, ou parce qu'il s'était trahi lui-même et qu'il s'en défendait en accusant son métier. Si bien que sa réputation n'était pas des meilleures, quelques timides courbes ascendantes ça et là, le genre de tracés qui précèdent la mort cérébrale. N'étaient ces deux affaires importantes résolues au cours des années précédentes, sa cote aurait stagné au niveau de celle d'un rossard, une de ces haridelles qui s'effondrent brusquement sur la piste avant la ligne d'arrivée. Pourtant, quand il se donnait du mal – ça arrivait tous les trente-six du mois –, il cassait la baraque, chose d'autant plus appréciable qu'il se risquait en personne dans les enquêtes, plutôt que de se la couler douce vautré dans un fauteuil au bureau, d'accabler les troupes de ses ordres de peau de vache, de s'attribuer tout le mérite en cas de succès et d'imputer d'éventuels échecs à ses subalternes. Mais ça commençait à dater. Or, le temps s'accroche au présent et renvoie dans l'oubli les succès de naguère. Désormais, sur l'électrocardiogramme de sa réputation, le dernier pic était hors cadre, le



RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2017. N° 134336 (000000)
Imprimé en France

